



TITLE:

Mon Japon au portulan de Jo Yoshida (In memoriam Jo Yoshida) -- (Souvenirs)

AUTHOR(S):

GÉNETIOT, Alain

CITATION:

GÉNETIOT, Alain. Mon Japon au portulan de Jo Yoshida (In memoriam Jo Yoshida) -- (Souvenirs). 仏文研究 2006, S: 444-451

ISSUE DATE:

2006-06-20

URL:

<https://doi.org/10.14989/138022>

RIGHT:

Mon Japon au portulan de Jo Yoshida

Je suis tombé des nues quand, au détour d'une conversation après une réunion parisienne, un éminent conférencier français de retour de Kyoto, qui me vantait l'accueil que lui avaient fait mes anciens collègues lors de son séjour, me répondit — alors que je lui demandais des nouvelles de son homologue proustien — qu'il n'avait pas rencontré Jo Yoshida. Comment ne pas rencontrer Jo Yoshida quand on est à Kyoto et proustien de surcroît ? Pressentant quelque chose d'anormal, j'écrivis un courriel à Jo et reçus aussitôt la réponse, que je garde désormais précieusement comme une relique, où il m'annonçait qu'il était hospitalisé et ne pouvait pas écrire pour l'instant. C'était le 15 juin 2005. Dix jours plus tard il nous avait quittés.

Après un concert de Mahler, dont les adagios contemplatifs sont si mélancoliques, comme celui du film *La mort à Venise*, ce sont des amis français qui relayèrent jusqu'à moi la terrible nouvelle de la soudaine et tragique disparition. Rien jusqu'alors dans ma correspondance avec mes amis japonais ne pouvait laisser supposer un dénouement aussi précipité. Le mystère de ces dernières semaines s'est rétrospectivement un peu éclairci pour moi, mais il faudrait être sur place pour partager les sentiments, ces choses-là ne se disent pas par écrit. Dire que l'effacement rapide, brutal et imprévisible de Jo Yoshida a laissé un grand vide en mon cœur est une évidence : comme le disait Antonin Artaud, le ciel peut encore nous tomber sur la tête. J'imagine que le Daimon-ji, que j'apercevais de ma fenêtre de Takano et que je gravissais tous les samedis, a brillé plus clair lors des feux de l'*obon* l'année dernière.

C'est Jo Yoshida qui, le premier, m'a fait découvrir le Japon que j'étais venu chercher dans mon expatriation. Impossible de vivre à Kyoto sans être imprégné par les traditions du vieux Japon présentes non seulement dans les centaines de temples bouddhistes et shintoïstes mais aussi par les légendes attachées à chaque lieu, à chaque quartier, dont le cadastre n'a guère bougé depuis mille ans, dans cette ville spirituelle entourée de montagnes sacrées — littéralement magiques. Il y a deux types de voyageurs naïfs au Japon : les premiers, nourris de Kawabata et de celui qu'en Occident on appelle Sôseki, rêvent de jardins zen, de

femmes en kimono et de fleurs de cerisiers, et s'offusquent des lignes électriques qui défigurent un paysage globalement monotone et partout suburbain, hormis quelques enclaves miraculeusement préservées de l'appétit féroce des promoteurs immobiliers. Les seconds, post-modernes, élevés à l'hyper-violence des dessins animés japonais diffusés par la trash TV française des années 1980, traquent les signes du délire stylistique de la rue japonaise (quand je suis arrivé à l'automne 1999 la mode des *ganguro* battait son plein, qui s'en souvient ?) mais trouvent étrange de retrouver très vite les réflexes culturels profonds d'un pays confucéen. J'avoue avoir été moi-même tour à tour ces deux voyageurs, étonné de ne pas trouver les gratte-ciels apocalyptiques dessinés dans les mangas de science-fiction et surpris en même temps de ne pas vivre en permanence dans une ville de studio de cinéma, bref de toujours trouver l'inverse de ce que je venais chercher, dans un sens ou dans un autre. Mea culpa. Car il s'agit ici d'une nécessaire accommodation du regard car les deux y sont bien ensemble, conjoints depuis Meiji, l'hyper-(post-)modernité nulle part plus présente que dans les détails du quotidien, et le temps long de la structure anthropologique et institutionnelle qui lui donne sens, un sens bien différent de celui auquel sont accoutumés les *gaijins*. Ce Japon de la permanence que j'étais venu chercher il était bien là, évidemment à Kyoto (qui pourrait le manquer ?), dans cette capitale culturelle préservée des bombardements pendant la seconde guerre mondiale, mais il fallait le voir aussi partout ailleurs, jusque dans les cités sans charme le long des interminables voies ferrées, car il s'agit véritablement d'une permanence humaine, spirituelle, bien plus que de simples monuments. Comme au bord du chemin de la philosophie ces fameux cerisiers dont l'âme transmigre dans les racines de ceux qui leur succèdent, ou bien à la manière de ces temples de bois qu'on rebâtit de neuf à l'identique tous les trente ans, le Japon souligne la permanence par-delà le renouvellement des générations.

Cet ajustement du regard, j'ai dû l'apprendre peu à peu avec la fréquentation de mes amis japonais et en ce sens Jo Yoshida a véritablement été un initiateur au Japon, dans mon séjour de quatre fois quatre saisons. Il me suffira d'évoquer deux souvenirs aux deux extrémités de mon parcours nippon, d'un château l'autre, de Matsuyama à l'automne 1999 à Nagoya en l'été 2003, en compagnie de celui dont le prénom signifie justement château. C'est à Jo que je

dois mes premières découvertes, en marge du congrès qui cet automne-là avait lieu dans l'île de Shikoku, à Matsuyama, et où nous avons évoqué ensemble le souvenir du Natsume de *Botchan* en marchant littéralement sur ses traces, mais aussi me faisant découvrir le grand poète Shiki. Dans les musées d'art occidental, j'admirais sa culture de l'impressionnisme et du japonisme français mais aussi des arts japonais du haïku et de l'estampe. Visiteur de tous les grands musées de l'Europe qu'il avait sillonnée pendant dix ans et dans laquelle il aimait revenir régulièrement, malgré la lourdeur du douloureux traitement médical qu'il affrontait avec un courage qui forçait l'admiration, Jo était cet homme de la synthèse culturelle, à la fois de l'Est et de l'Ouest, conformément au meilleur de l'esprit de Meiji qui définit le Japon moderne.

Quatre ans plus tard, c'est lui aussi qui combla mon désir d'assister à un tournoi de sumo, à Nagoya, *in situ*, c'est-à-dire en présence du fabuleux public à éventail qui évidemment m'avait manqué dans la reconstitution qu'avait offerte à Bercy un maire de Paris nipponophile. Cette expérience unique me permit de communier dans le grand rite des *aficionados* du monde entier, rite qu'on trouve aussi dans le football, le base-ball ou à la corrida : expliquer qui est son champion préféré et pour quelles raisons, le grand jeu étant ici de se désigner un champion inattendu mais crédible, compétitif, agile et sympathique, et pas seulement dominateur et écrasant — à tous les sens du terme s'agissant de Musashimaru. Au sortir du tournoi, nous nous sommes retrouvés au restaurant de l'hôtel, avec à la table d'à côté le trio classique — le caïd, le porte-flingue et la pépée : nos intermédiaires véreux du football en France ont beaucoup moins ces trognes classieuses, littéralement graphiques, qu'on dirait sorties d'un manga ou d'un film noir des années 1950, dans un pays où les honorables sociétés, de la banque aux karaokés, ont plus que jamais pignon sur rue. Sans doute Jo ne l'avait-il pas prévu, mais ce genre d'expérience est de celles qui font percevoir un pays de l'intérieur, et pas comme un éternel touriste. Dans ce pays où j'ai fini par prendre mes repères, je n'ai cessé de découvrir jusqu'au bout de mon séjour ce que les conférenciers de passage pour deux semaines, un mois, six au maximum, se sont émerveillés eux aussi de connaître. Pivot de la République des lettres internationales, l'hospitalité de Jo Yoshida, son sourire, son inlassable dévouement aux relations franco-japonaises faisaient de lui un ambassadeur de

la culture japonaise auprès des Français et des francophones (je n'oublie pas Genève qu'il aimait tant) et réciproquement, au sein des associations culturelles japonaises, lui qui était pour la France un conseiller culturel officieux plus permanent que les diplomates parisiens qui passent au gré de leurs mandats, confirmant que les véritables ambassadeurs d'un pays sont les artistes, les professeurs et les hommes de culture.

L'expérience privilégiée qui m'a été offerte de vivre à Kyoto sous le regard bienveillant de Jo Yoshida n'en a que fortifié mon application à la mission d'enseignant-chercheur pour laquelle j'étais venu me mettre au service de l'université japonaise, en détachement de ma Sorbonne natale. La période, qui coïncidait avec la fin de la décennie de dépression économique et le début des grandes réformes structurelles, était un temps de crise et de changement rapide dans le pays comme à l'université. Jo Yoshida, qui avait porté les cheveux longs dans la Sorbonne des années 1970 où il avait brillamment soutenu sa thèse, m'avait dès mon arrivée fait observer le conformisme des étudiants dépolitisés et accros à la société de consommation. Mais comment pouvait-il en être autrement ? En ce tournant du troisième millénaire l'heure n'était plus à la réflexion utopiste et le ministère de l'éducation japonais ne se privait pas de fermer et rayer de la carte une université « rebelle », administration et enseignants compris. Nos aimables syndicalistes français, qui font tant de bruit à l'heure où j'écris ces lignes en ce mois de mars 2006, feraient bien de visiter ce pays où, derrière la douceur de la politesse, pointe à tout instant la raideur implacable d'une société d'ordre et de hiérarchies. L'université japonaise que j'ai connue, en voie de privatisation générale par un ordre d'en haut qui raya d'un trait de plume les anciens statuts, est celle avec qui Jo dut vivre la fin de sa carrière, s'adaptant aux bouleversements entraînés par les réformes brutales du ministère de l'éducation. Il réussit ainsi avec ses collègues à inscrire la faculté des lettres de Kyoto parmi les « centres d'excellences » qui allaient protéger certains départements des coupes budgétaires, dans une période où le ministère fermait les départements de langues et littératures étrangères, devenues inutiles dans le plan de bataille économique du Japon « libéral » (au sens français du terme), non sans quelques arrière-pensées xénophobes inspirées par des politiciens d'extrême droite. C'est cette même logique de plus en plus mercantile

qui aura hélas poussé l'éditeur de la précieuse revue *Équinoxe*, à interrompre ce véritable trait d'union entre les recherches française et japonaise, où au fil du temps se sont relayées tant de prestigieuses signatures. Stoïque et philosophe, Jo Yoshida a été de ceux qui ont lutté contre l'adversité pour préserver la vie de l'esprit et maintenir contre vents et marées l'excellence de la recherche française à Kyoto.

Malgré les difficultés administratives liées à son métier de professeur et de chercheur, cet humaniste a pu transmettre sa passion de la littérature et de l'art français parmi ses collègues et ses étudiants, au sein du groupe des proustiens du Kansai qu'il fédérait et dynamisait. À ce propos, je me suis souvent et ouvertement interrogé, notamment avec Jo, sur la propension qu'ont tous les chercheurs japonais à élire un auteur majeur de la littérature française pour le capter dans un groupe de recherche exclusif au risque d'en éclipser comparativement d'autres : pourquoi Pascal plutôt que Corneille ou La Fontaine, Balzac plutôt que Chateaubriand ou Stendhal, Proust ou Camus plutôt que Gide ou Céline ? Dans ces choix il y a bien évidemment des raisons historiques, liées à la réception française d'abord, japonaise ensuite, par de grands maîtres prestigieux et influents. Il y a peut-être aussi, dans ce pays viscéralement féodal, a fortiori dans la ville du Shinsengumi, le souci de former un clan, de faire corps, mais après tout, n'est-ce pas aussi comme cela que fonctionnent les modernes techniques américaines de lobbying qui redécouvrent que la force est dans l'union ? La réponse qui m'a souvent été faite par mes collègues, avec raison, était que le Japon n'était pas la France, qu'il n'avait pas vocation à être le conservatoire de la littérature d'un pays étranger et que la concentration des études sur quelques auteurs à la fois majeurs et représentatifs permettait de tenir l'ensemble du tableau. Mais la véritable réponse, celle que m'a donnée Jo Yoshida par son exemple, réside dans la formidable capacité de réalisation d'une telle fédération de chercheurs, évidente non seulement dans la vitalité de ses colloques à l'échelle nationale et internationale qui ont mis de jeunes étudiants en phase avec l'élite de la recherche, mais aussi dans des travaux de longue haleine comme ce magistral index de la correspondance proustienne qu'il était impossible de confier à un ordinateur en raison de la finesse d'allusions qui nécessitaient une véritable interprétation et que seul le concours de chercheurs

nombreux et compétents pouvait mener à bien.

Ce que j'avais du mal à admettre jadis — il est vrai que j'avais l'infortune d'être un lafontainien, autant dire un spécialiste des fables d'Ésope —, je suis désormais prêt à l'accepter aujourd'hui avec le recul du temps et de l'espace. Car outre le fait que mes collègues japonais n'avaient tout compte fait pas mal choisi leurs grands auteurs phares, le retour d'auteurs jusque-là moins en vue, voire de *minores* parmi la nouvelle génération de chercheurs japonais laisse augurer d'une perception tout aussi riche mais bien plus diversifiée de la littérature française. Mais pour en revenir à Proust, s'il y a bien une légitimité à construire un groupe autour d'un auteur, c'est dans ce cas précis. Proust et son œuvre cathédrale, ce livre-monde qui contient à la fois tout l'Ancien Régime aristocratique et le luxe de la Belle Époque de Paris — c'est-à-dire de l'Europe — au moment de sa crise, au point de bascule qui nous offre un testament de la civilisation occidentale et qui dans neuf siècles sera peut-être lu comme le *Genji Monogatari* de la civilisation française. En outre l'extraordinaire vitalité des études françaises au Japon réside dans l'adoption des méthodes philologiques traditionnelles loin des modes que Jean Paulhan qualifiait de « terroristes », en cette époque où à la « *French theory* » (en anglais dans le texte) dont on fait aujourd'hui l'inventaire succèdent désormais les « *queer studies* » qui découpent leurs objets selon des problématiques anachroniques, voire, pour les siècles antérieurs à l'époque contemporaine, carrément plaquées qui nous en apprennent plus sur la conscience des critiques que celles des auteurs qu'ils étudient. En résistant aux sirènes changeantes d'outre-Pacifique, de cela Jo Yoshida nous a heureusement préservés.

Jo, qui s'est d'abord fait connaître aux chercheurs français par des travaux de critique génétique, qui supposent — surtout dans le cas de Proust — l'étude minutieuse, quasi bénédictine, de manuscrits notoirement malaisés à exploiter et à interpréter, était l'homme de la philologie, de la science du texte et, partant, de la culture du contexte, hors de toute déconstruction décontextualisante. Cette intelligence du texte et de la culture dans laquelle il s'inscrit portait Jo Yoshida, au-delà du cas Proust, à un intérêt élargi non seulement au roman du XIX^e siècle, mais à la littérature et aux arts modernes, aux milieux littéraires non seulement

français et européens, mais aussi, je l'ai dit, japonais. De sa double culture occidentale et japonaise, Jo Yoshida, authentique spécialiste des ères Meiji et Taisho dont il représentait l'esprit d'ouverture au monde, incarnait cette vitalité du Japon qui réinterprète sa propre tradition millénaire à l'aide des outils importés de l'étranger. Il a été un homme du passage culturel entendu dans les deux sens, d'Ouest en Est et inversement — je me souviens de ses conférences sur les *kami* de Kyoto, l'éthique *samurai*, ou encore Akutagawa sur lequel il travaillait parallèlement à ses recherches en littérature française. Homme dont la haute culture s'étendait aussi bien à la peinture qu'à l'opéra et au jazz, par son souci constant des liens entre nos deux pays il aura été pour le Japon comme pour la France, je le répète, un véritable diplomate de l'esprit.

Dans l'Arcadie de son séminaire ou dans celle des proustiens du Kansai, il a su préserver, rempart contre la brutalité des temps, cette tradition humaniste du savoir qui se transmet depuis Platon selon une relation de maître à disciple dont l'Europe a la nostalgie mais que le Japon, grâce à ses traditions confucéennes et bouddhiques bien vivantes, a su conserver jusqu'en ce troisième millénaire. Jo Yoshida était véritablement un *sensei*, terme dont, comme beaucoup de mes compatriotes, j'ai pu sonder la profondeur à travers les arts martiaux, mais qui convient plus généralement à tous les arts qui relèvent d'une voie, quasi mystique, comme l'est celle des études : il était bien celui qui, marchant devant, éclaire le chemin à ses disciples et successeurs qui doivent aujourd'hui reprendre le flambeau et qui, grâce à lui, y sont préparés. Sur le plan professionnel, il m'a donné l'exemple d'une direction d'étudiants proche de chacun, quel que soit son âge et son niveau d'études, attentive aux détails et précise sur les principes. Partageant aujourd'hui le profond chagrin de ses disciples, je peux mesurer ce que Jo Yoshida fut exactement pour moi durant ce séjour japonais où j'ai appris à le connaître et aussitôt à l'apprécier : un guide et un initiateur, une boussole et un portulan. Cette intense capacité d'écoute d'un professeur toujours au courant de l'évolution intellectuelle et personnelle de ses élèves, quoique difficile à reproduire à un tel degré d'implication dans l'enseignement de masse non sélectif qui est la règle en France, restera pour moi un horizon et un modèle par lequel je reconnais Jo Yoshida pour mon éveillé.

Jo aimait à répéter combien l'esprit profond du Japon résidait en ce désir quasi mystique de perfection qu'ont les artisans amoureux du travail bien fait, comme les métiers traditionnels de Kyoto en offrent l'exemple, dans cet esprit perfectionniste qui fait aujourd'hui le talent des ingénieurs de Sony ou des prix Nobel de physique. On comprend aussi que pour perpétuer la tradition, à rebours de l'obsession occidentale du monument de pierre construit pour défier le temps et survivre à la civilisation qui l'a édifiée, le Japon, confiant dans la vitalité du passage de témoin entre générations, ait créé pour ses maîtres ès arts la notion de « trésor culturel » pour bien montrer que la tradition est d'autant plus pérenne qu'elle est vivante et qu'elle s'incarne à chaque fois dans un maître qui la perpétue en la réinterprétant : en son ordre, Jo Yoshida était un tel artisan de la tradition. Il est particulièrement douloureux de constater que, en allé bien avant l'heure dans le paradis de l'ouest, Jo Yoshida ait été privé de belles décennies de réalisations majeures. Mais je suis certain que ses très nombreux élèves auront à cœur de perpétuer sa mémoire, son legs et son exemple qui, eux, ne s'éteindront pas.

Alain GÉNÉTIOT
Université de Nancy 2